

CHEYENNE FEDERATION PRÉSENTE

LYNA
KHOUDRI

IZÏA
HIGELIN

LAURA
FELPIN

MALLORY
WANECQUE

KENZA
FORTAS

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

LE GANG DES AMAZONES

UN FILM DE MELISSA DRIGEARD



AU CINÉMA LE 12 NOVEMBRE



CHEYENNE FÉDÉRATION
PRÉSENTE

LE GANG DES AMAZONES

UN FILM DE
MELISSA DRIGEARD

AVEC
LYNA KHOUDRI, IZĪA HIGELIN, LAURA FELPIN, MALLORY WANECQUE, KENZA FORTAS

SYNOPSIS

Au début des années 90, cinq jeunes femmes, amies d'enfance, ont braqué sept banques dans la région d'Avignon. La presse les a surnommées "Le Gang des Amazones". Ce film est leur histoire.

AU CINÉMA LE 12 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
APOLLO FILMS
Lancelot Perrin
lperrin@apollo-films.com

PRESSE
Dominique Segall
Apolline Jaouen
apolline.jaouen@gmail.com

E-RP
OKARINA
Stéphanie Tavilla
stephanie@okarina.fr
Fanny Dekeyser
fannyd@okarina.fr

MÉLISSA DRIGEARD

RÉALISATRICE

ENTRETIEN

Racontez-nous la genèse du film.

Tout est parti du podcast de Fabrice Drouelle, *Affaire Sensible*. Mon co-scénariste Vincent Juillet est tombé sur celui du *Gang des Amazones*, il m'a dit « il faut que tu écoutes ça, l'histoire est folle ! ». En l'écoutant, j'ai été tout de suite fascinée par le parcours de ces cinq jeunes femmes. Elles sont amies d'enfance, issues des quartiers populaires de l'Isle-sur-la-Sorgue, mères de famille pour certaines et elles décident un jour de faire un truc insensé : braquer une banque ! Comment on en arrive là ? C'est une lettre de la CAF (Caisses d'Allocations Familiales) qui est adressée à Hélène qui déclenche le passage à l'acte. On lui dit qu'elle a touché un trop perçu de 3000 francs et que, pour compenser cette erreur de la CAF, elle ne touchera plus que 31 francs par mois. Pour donner une idée, c'est exactement comme si elle était passée de 450 euros d'allocations mensuelles à un peu moins de 5 euros. Du jour au lendemain. Son père est parti en leur laissant, à sa mère et à elle, les traites de la maison à payer ; elle travaille de jour, sa mère travaille de nuit, elle a trois enfants. Personne ne peut lui prêter d'argent et elle ne peut en emprunter dans aucune banque. Elle pense à se prostituer, mais elle n'en a pas le courage. Et donc, finalement, ces braquages ! Pas seulement un, sept ! C'est cet engrenage fou qu'il fallait essayer de comprendre... Avant de nous lancer dans cette aventure, on a voulu les rencontrer... J'ai retrouvé Hélène Trinidad via Facebook. Je suis descendue à Isle-sur-la-Sorgue quelques jours plus tard. Hélène m'a présentée Katy et c'est comme ça que tout a démarré. Il a fallu du temps pour gagner leur confiance, nous y sommes retournés plusieurs fois avec Vincent et petit à petit elles se sont livrées. On a rencontré leurs avocats aussi, j'ai travaillé avec la directrice de la prison de Tarascon, on a fait un vrai travail de documentation avant de commencer à écrire.

On est très loin des sujets de vos films précédents...

Oui en effet. Dominique Farrugia nous a repérés au théâtre. Il m'a ouvert les portes du cinéma en me proposant une idée de comédie, qui est devenue *Jamais le premier soir*. Ensuite les comédies se sont enchaînées, mais j'avais envie depuis un bon moment déjà de passer à autre chose. En vrai, la comédie n'est pas mon cinéma. J'ai eu de la chance de rentrer par cette porte, mais je ne vais jamais voir de comédies en salle par exemple...

Ici, en suivant ces jeunes femmes durant les prémices des braquages, leur arrestation et leur procès, vous nous livrez des éléments nouveaux sur leur histoire...

Pour son enquête, Fabrice Drouelle s'était appuyé sur *Que personne ne bouge*, le documentaire de Solveig Anspach réalisé en 1998, deux ans après le procès aux Assises. À cette époque, elles étaient encore dans un narratif qui était celui du procès, avec des éléments de langage qui ressemblaient beaucoup à ceux de la défense. Elles n'étaient pas réellement elles-mêmes. D'ailleurs quand j'ai vu le documentaire, ça m'a frappée, j'avais l'impression que ce n'était pas les Katy et Hélène que je connaissais. Trente-cinq ans plus tard leur parole s'est libérée et effectivement elles nous ont confiés des éléments qui étaient ignorés jusqu'à présent. Ça s'est passé de la même façon avec leurs avocats. Maître Guenoun, l'avocat d'Hélène et Maître Billet, l'avocat

de Katy et Malika, qui était d'ailleurs conseiller technique sur le tournage pour les scènes de procès, m'ont eux aussi raconté les choses qu'ils avaient gardées pour eux à l'époque.

C'est à Hélène qu'arrive cette histoire de la CAF, mais c'est Katy qui a l'idée du braquage.

Oui, comme une fatalité, comme s'il n'y avait pas d'espoir possible. Katy, elle incarne la désillusion pour moi. Elle a braqué des stations-service lorsqu'elle avait seize ans, elle est déjà passé par les Baumettes quand elle était mineure... Katy est en roue libre, il y a une forme de rage au fond d'elle et de loyauté sans limite, elle est capable de tout pour ceux qu'elle aime, ses amies, sa famille. Qu'elle prenne le risque de revenir sur le continent, alors que toutes ont réussi à échapper à la police et à se faire oublier, simplement pour aider sa sœur qui s'est fait arnaquer, ça en dit long sur son caractère.

Et c'est comme ça qu'elles tombent toutes.

Oui, par un effet domino, si l'une tombe les autres suivent.

Au moment du procès, Laurence dit à son sujet : « Katy c'est comme une grande sœur, quand on a un problème, on sait qu'elle va nous épauler, c'est un peu ma mère. » La force des liens qui unissent ces cinq femmes si différentes les unes des autres est impressionnante.

Chacune incarne une blessure profonde : l'injustice sociale pour Hélène, le désert affectif et familial de Laurence, la misère affective de Carole avec ses parents, le combat de Malika pour échapper à son passé familial, son quartier et ses histoires. En décidant d'habiter au centre-ville, elle a le sentiment de vivre à l'autre bout du monde.

Au fil des braquages, on sent une certaine émulation entre les filles. Certaines, comme Laurence, craignaient de sauter le pas, d'autres étaient frileuses. Elles prennent de l'assurance au point de jalouser Katy, la seule du gang à posséder une vraie arme, et revendiquent le droit d'entrer les premières dans l'établissement à braquer.

Tout simplement parce que celles qui entrent dans la banque ont la plus grosse part. Plus le temps passe et plus elles font des choses dingues. C'est un engrenage. Aujourd'hui, Hélène dit : « Je préférerais être vivante quelques mois plutôt que morte toute une vie. » Ces filles se sont offert une année de vie qu'elles n'ont jamais eue ni avant ni après. Et il ne faut pas oublier leur âge : elles avaient entre vingt et vingt-sept ans. Selon moi, leur immaturité explique aussi beaucoup de choses.

Katy n'est pas son vrai nom...

Non... Elle l'explique à la juge d'instruction. Elle raconte qu'elle a décidé de changer de prénom quand elle était en primaire. Son instituteur appelait tous les élèves par leur prénom, sauf elle et Mohamed, qu'il appelait, eux, par leur nom de famille. Les deux seuls qui avaient un prénom arabe. Sa mère continue de l'appeler Fatija, et Katy lui demande d'arrêter. Un jour, sa mère lui dit : « Ce n'est pas en te levant tard que tu trouveras du travail. » Et elle lui répond : « Ce n'est pas en m'appelant Fatija non plus. »

Je dis toujours : aujourd'hui, il n'y a plus d'argent dans les banques et on a des téléphones portables, mais est-ce que les choses ont vraiment changé ?

A aucun moment, entre janvier 1989 et Juillet 1990, la période où se situent ces braquages, ni les gendarmes ni les médias envisagent que leurs auteurs puissent être des femmes...

Et cela, même si, dès le deuxième, elles arrivent grimées en femmes, tout le monde s'accorde encore à penser que ce sont des hommes. On pense à des ados, à des gens du voyage. Une fois démasquées, c'est pire : les titres de presse sont d'une misogynie incroyable « Quand les ménagères se transforment en mégères », « elles ont troqué leur baguette de pain contre des fusils à canon scié ». On ne dirait plus ça aujourd'hui. C'est l'une des rares choses qui a évolué dans le bon sens je trouve...



L'opinion publique semble même de leur côté, plutôt que du côté des banques victimes de braquages.

« Braquer des banques, c'est braquer des voleurs », c'est ce que pensaient beaucoup de Français. Dans les années quatre-vingt-dix, on empruntait quand même à 14% pour acheter une maison ! Au procès, les gens étaient bien conscients des traumatismes que leurs actes avaient pu causer, mais néanmoins l'opinion publique avait plutôt tendance à les soutenir : « Elles ont volé des voleurs, elles ont des enfants, elles sont courageuses... » On leur trouvait des circonstances atténuantes. Mais je ne voulais surtout pas en faire des héroïnes. Ce ne sont pas des Robin des bois et ce qu'elles ont fait reste du grand banditisme. Mais je n'avais pas envie de les juger non plus... Il y a eu un procès, ce n'était pas à moi de le faire. Chacun peut se faire sa propre opinion.

Ce dont se rend compte la juge en charge de l'affaire. On la sent en grande empathie vis-à-vis des jeunes accusées.

Oui tout à fait. Un mélange de colère et d'empathie. Je n'ai pas pu la rencontrer malheureusement, Françoise Saboye est décédée il y a une vingtaine d'années. Dans le milieu judiciaire, elle était surnommée « la gauchiste ». Elle refusait de réduire un délinquant à son acte et croyait profondément au pouvoir de la réinsertion. Elle s'est tout de suite rendue compte à qui elle avait à faire : De toutes jeunes femmes immatures qui avaient fait de mauvais choix et méritaient une seconde chance. C'est sans doute la raison pour laquelle elle a laissé leur dossier prendre la poussière et repoussé le procès si tard, pour leur donner le temps de se réinsérer. L'Histoire a montré qu'elle avait raison.

Au prix d'un vice de procédure. Pur hasard ? Coup de chance pour les inculpées ? Ou coup de pouce ?

Pour Maître Guenoun, l'erreur liée au jour de la convocation est une erreur volontaire de la part de la juge Saboye. Maître Billet, quant à lui, estime que ce sont des choses qui se produisent régulièrement... La question demeure. J'ai fait en sorte que l'on se la pose. Mama Prassinou, la comédienne qui interprète Françoise Saboye fait passer ce doute avec beaucoup de délicatesse. C'est une actrice incroyable !

Vous n'éludez ni les scènes de tapissage, ni celles de prison - tournées dans de vraies prisons (aux Baumettes et à Tarascon) - et insistez beaucoup sur le rôle des mères, notamment celle de Katy, pourtant si dure envers sa fille.

Elles ont grandi dans un environnement violent, ça fait partie de ce qui les a construit, et d'ailleurs, aussi proches soient elles, quand elles ne sont pas d'accord, ça monte très vite dans les tours. Oui la mère de Katy est violente, mais c'est aussi la femme qui assiège la juge pour obtenir qu'elle soit dans la même prison qu'Hélène. Elle est capable de tout pour la sortir des Baumettes. Elles ont grandi dans un monde où la violence est banalisée.

La mère de Carole, d'un milieu plus aisé, a la réaction inverse. Tout sauf le scandale pour la famille. Alors que les quatre autres filles ont avoué, Carole est sommée de plaider non coupable.

Carole est une figure sacrificielle. Elle se sacrifie pour ses parents. Elle a pris deux ans de prison ferme alors que les autres ont eu des peines avec sursis. D'ailleurs dès qu'elle est en prison, face à sa mère, cette fille rebelle, rejetée par sa famille, prête à suivre Katy n'importe où, redevient l'enfant qui obéit à ses parents. Dans cette scène du verdict, je trouve que Mallory Wanecque, qui l'interprète, est bouleversante.

Au moment du procès, le personnage de Maître Guenoun fait allusion à *La Société criminogène*, le livre de Jean Pinatel (1971, Éditions Calmann-Lévy), qui établit une responsabilité de la société dans la délinquance issue des milieux sociaux défavorisés. Pensez-vous que c'est cette plaidoirie qui a conduit le jury à accorder ces peines avec sursis aux quatre filles au bout, quand même, de cinq heures de débat ?

Cela a joué évidemment. Leur réinsertion après quatre ans de liberté provisoire a joué aussi. Leur personnalité également. Dans ce type de procès tout compte. Mais un autre élément, qui n'est pas dans le film, a joué en leur faveur. Trois jours avant leur procès, les mêmes jurés avaient dû travailler sur une affaire absolument épouvantable

de viol d'enfant. En comparaison et malgré les traumatismes ressentis par les victimes, ces jeunes femmes paraissaient bien sympathiques et leurs fautes pas si graves que ça.

Malgré la clémence du jugement, Katy, Hélène, Laurence et Malika se retrouvent condamnées à rembourser les sommes qu'elles ont volé. Une dette à vie. Où en sont-elles aujourd'hui ?

Je sais que Laurence a terminé de rembourser il y a deux ans. La juge avait raison : même au prix de cette dette qu'elles ont traînée ou que certaines traînent encore, elles se sont réinsérées dans la société et n'ont jamais dévié de cette ligne de conduite.

Et Carole ?

Carole est la seule que je n'ai pas rencontrée. Pour son histoire, je me suis tenue exclusivement à ce qui avait déjà été raconté dans le podcast *Affaires sensibles*.

Des braquages au procès, tout est filmé du point de vue de Katy.

Avec Vincent Juliet, mon co-scénariste, nous voulions éviter l'écueil d'un film trop chapitré. Les braquages, la prison, le tribunal... Dès l'écriture, nous avons privilégié de longs plans séquences de jeu avec les filles en étant toujours dans la tête de Katy. On ne la lâche jamais. Même lorsque Hélène raconte ce qui vient de lui arriver à la CAF, on est dans la tête de Katy qui l'écoute et la regarde.

C'est Lyna Khoudri qui interprète Katy...

C'était elle et personne d'autre. Dès le départ on a écrit en pensant à elle. Lyna est un tout petit bout de femme, comme Katy, d'origine algérienne, comme Katy. Elle possède un charisme naturel extraordinaire. Cette douceur apparente qu'on sent pouvoir basculer, sur un regard, une façon de poser sa voix, dans une violence presque sans limite. Quand nous tournions, j'avais le sentiment que les mots du personnage étaient les siens, comme si rien ne passait par le cerveau, et tout par le cœur.

Izia Higelin ?

Elle s'est imposée elle aussi. J'avais envie d'une actrice dont on puisse se dire : « OK, elle peut rentrer dans une banque, dire, « Personne ne bouge », on y croit ». Elle est puissante, Izia, elle va au bout de ses phrases, au bout de ses idées. Elle joue comme elle chante, avec une sincérité désarmante.

Laura Felpin, Mallory Wanecque, Kenza Fortas ?

J'avais remarqué Laura dans *Les Complices*, de Cecilia Rouaud. J'ai tout de suite vu son potentiel. Comme beaucoup d'humoristes, elle a une charge émotionnelle extraordinaire. Ce que j'aime en elle, c'est qu'elle n'a aucune conscience de sa beauté physique, ni de son côté enveloppant. Toutes ces choses qui lui échappent la rendent magique. Mallory Wanecque, je l'avais vue dans *Les Pires*, de Lise Akoa et Romane Guéret. Je l'avais trouvée très impressionnante. C'est une virtuose, désarmante de naturelle. Quant à Kenza Fortas, c'est une nature, c'est une présence, une évidence. Elle était époustouflante dans *Sheherazade*. Dans mon esprit ça a toujours été Malika.

Comment avez-vous travaillé avec elles ?

Toutes étaient prises par des tournages et sont arrivées sur le plateau relativement épuisées, ce qui était très bien pour le film. Nous avons donc eu peu de préparation en amont sinon de longues conversations. Je leur avais envoyé des notes sur les Amazones, beaucoup de documentation, des articles de presse, des vidéos... On a aussi beaucoup parlé de références, on est clairement plus du côté d' *Amours chiennes*, d'Alejandro Gonzales Inarritu, que de *Heat*, de Michal Mann. Il était très important qu'on soit toutes sur la même ligne, celle d'un polar social plutôt qu'un film de braquages. Je ne voulais pas qu'elles rencontrent les vraies Amazones avant le tournage.

Elles ne se sont rencontrées que trois semaines après le début, pour la scène du procès. Ça a été un moment très émouvant.

Quelle directrice d'acteurs êtes-vous ?

La direction d'acteurs, c'est vraiment ma passion. Je suis très sensible au jeu et j'éprouve un amour fou pour les comédiens et les comédiennes. Je l'ai été moi-même, je crois savoir trouver les mots pour leur parler.

Les laissez-vous improviser ?

Elles se sont toutes montrées très respectueuses du texte. Et notamment de la langue : on ne parle pas de la même façon en 1990 et en 2025. Kenza Fortas a demandé un coach pour parler comme à cette époque.

Parlez-nous du choix de Stéphane Vallée à la photo.

Même si je m'entends très bien avec Myriam Vinocour qui m'a accompagnée sur mes précédents films, je voulais absolument changer de chef opérateur pour celui-ci. Dans la comédie, tout se joue un peu dans le cadre. Là, j'avais envie d'être très libre, je voulais un film un peu naturaliste, un peu âpre, sans fard. Dire la vérité plus que la réalité. En même temps, je voulais un film précis, tout en mouvement, une espèce de fluidité permanente et surtout, que nous soyons tout le temps dans la tête des filles, jamais dans l'illustration. Avec Stéphane, nous avons travaillé séquence par séquence. Avec beaucoup de références pour l'un et l'autre, parfois pas forcément les mêmes. Quelques films - *Le Fils de Saul*, de Laszlo Nemes, *La Haine*, de Matthieu Kassovitz, bien sûr ; *Anatomie d'une chute*, de Justine Triet, pour le procès, *Un Prophète*, de Jacques Audiard, et *Borgo*, de Stéphane Demoustier, pour les scènes de prison, un documentaire génial sur les Baumettes tourné dans les années quatre-vingt-dix pour la scène du paquetage et du greffe, énormément de documentaires en fait. Et puis des réalisateurs, des univers. Beaucoup de cinéma pour faire le nôtre.

Un mot sur le montage.

J'ai une passion pour cette étape. C'est la première fois que je travaillais avec Sabine Emiliani, une encyclopédie du cinéma, je ne pourrai plus travailler avec quelqu'un d'autre. Ça a vraiment été une troisième écriture. Nous avons accroché des photos des séquences au mur et les bougions en essayant de raconter notre histoire le mieux possible sans nous soucier, dans un premier temps, du point de vue du montage et de ses effets. Il s'agissait de capter les grands mouvements du film. Ce n'est qu'après ce travail que nous sommes rentrées dans les rushes et le choix des meilleures prises. Ça a été un moment dur, fort, long !

La musique joue un rôle important.

Pour *Le Gang des Amazones*, je voulais que le film soit intemporel, pour toutes les raisons qu'on a évoquées, ce pont entre leur époque et nos jours, mais je voulais aussi coller d'une certaine façon à la bande son de la fin des années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix. De la musique électronique donc. Le choix de Chloé Thevenin, dont j'avais beaucoup aimé le travail sur *Arthur Rambo*, de Laurent Cantet, s'est très vite imposé. Chloé c'est vraiment une star de la musique électro, avec une grande sensibilité. Le résultat a dépassé mes espérances.

Après ce film, allez-vous retourner à la comédie ou, au contraire, poursuivre dans cette nouvelle voie ?

Je poursuis sur cette voie. On travaille depuis deux ans, toujours avec Vincent Juillet, sur un projet autour de disparitions volontaires. Ça a été un travail de documentation passionnant, on a rencontré des gens du milieu associatif, d'autres qui ont réellement fait face à des disparitions volontaires dans leur entourage. C'est un sujet très fort.



LYNA KHOUDRI

LYNA KHOUDRI (KATY)

ENTRETIEN

Racontez-nous votre rencontre avec Melissa Drigeard...

Je venais de découvrir son scénario et l'histoire du *gang des Amazones* dont je n'avais jamais entendu parler. J'étais à la fois stupéfaite qu'aucun film de fiction n'ait encore été consacré à ces femmes et ravie à l'idée d'en être. Melissa, qui avait déjà consacré plusieurs années à ce projet, connaissait tous les détails de l'affaire. Elle m'a parlé des filles de façon si précise, presque intime, qu'avant même de faire leur connaissance, j'avais déjà l'impression d'être dans leur tête.

Cathy, votre personnage, est la leader du groupe et le cerveau du gang...

Avant l'histoire de la CAF, on sent qu'elle tourne déjà autour de cette idée de braquage. L'environnement d'où elle vient ne propose pas beaucoup d'autres options- l'accès à la réussite n'en est pas une. Dans ces quartiers défavorisés, ce sont les solutions alternatives, celles que l'on n'a pas forcément envie de valider, qui l'emportent - la violence, l'illégalité... Je connais ça. J'ai grandi en banlieue parisienne dans un milieu où beaucoup de gens, avec qui j'étais au collège et plus tard au lycée, ont fait de la prison, fréquemment pour des raisons qui n'en valaient pas la peine. Je me suis souvent mise à leur place en me disant, qu'à certains moments de ma vie, cela aurait pu m'arriver.

Pour autant, Cathy n'a aucune envie de devenir une icône du grand banditisme. Ses motivations ne sont pas de cet ordre. Pour elle, comme pour Hélène, Laurence, Carole et Malika, c'est beaucoup plus simple : il s'agit de rétablir la justice. C'est quelque chose de très palpable que je peux comprendre. Je suis, moi aussi, quelqu'un qui déteste l'injustice et les inégalités. Évidemment les outils qu'elles utilisaient étaient quand même très extrêmes. Et puis, il y a l'amitié. Ces quatre filles constituent un socle pour Cathy ; elle a besoin de le sentir protégé et prend la responsabilité de le faire. Encore aujourd'hui, on voit à quel point elle entoure chacune d'entre elles.

Comment vous êtes-vous préparée pour ce rôle ?

Mes conversations avec Melissa ont évidemment joué un grand rôle, les lectures faites avec les autres comédiennes et la documentation sur laquelle je pouvais m'appuyer... Et j'ai fait un vrai travail physique ; un travail que je m'impose désormais pour chaque film. On oublie trop que notre outil, c'est notre corps. Physiquement, je devais être en forme. J'ai appris à manier les armes, les porter correctement, les dégainer, les ranger... Cinématographiquement, hormis *L'Instinct de mort*, le film de Jean-François Richet sur Jacques Mesrine qui met en scène Cécile de France aux côtés de Vincent Cassel, j'avais peu de références. C'est rarement les femmes qui braquent au cinéma ! Un calibre 12 à canon acier, c'est quand même un gros engin !

Restait à trouver le plus important et ce qui caractérise le mieux Cathy : ce mélange de détermination, de violence intérieure et de douceur qui la caractérise. Il ne fallait pas la rendre détestable et il ne fallait pas non plus qu'elle soit trop douce. Je ne devais jamais oublier qu'à l'époque, Cathy a toujours un flingue dans sa poche ou en tous cas pas loin d'elle, qu'elle est capable de tout casser si elle juge quelque chose d'arbitraire. Et ne

jamais oublier non plus que tout cela correspondait à une conviction.

Ça a été compliqué de trouver le ton juste durant les tournages des premiers braquages : il ne fallait pas en faire trop, ne pas donner l'image d'hystériques, mais plutôt celles de femmes autoritaires et soucieuses de rassurer les gens de la banque tout en les faisant tenir tranquilles. J'allais sans cesse au combo alors que d'habitude, je n'y vais jamais. La scène du tapissage, quand Cathy apprend la mort de son ami, était difficile aussi : comment exprimer l'effondrement chez cette femme ? Au cinéma, les scènes de rupture émotives m'effraient toujours.

Vous avez rencontré la vraie Cathy quelques semaines après le début du tournage.

Et cela m'a énormément aidée. J'ai vu une femme sensible, très émotive, à des années-lumière de l'image qu'on peut avoir d'une braqueuse. Cathy a été extraordinaire avec moi, à la fois très disponible et d'une totale discrétion. La première fois que nous nous sommes vues, au moment du procès, Hélène, elle et moi, avons monté ensemble les marches du tribunal. Nous étions en larmes en entrant dans la salle.

Comment expliquer que Cathy refuse l'aide de l'ami qui leur vole les voitures du braquage ?

Elle n'a tout simplement pas confiance en lui. Elle juge qu'il n'est pas fiable. L'enrôler serait les affaiblir.

Trente-cinq ans après les événements, les filles du gang, y compris Carole qui s'est désolidarisée d'elles au moment du procès, vivent toujours à l'Isle-sur-la-Sorgue...

A part Cathy, qui n'est plus exactement dans le même quartier, elles vivent effectivement toujours dans le même environnement. La suite n'a pas été évidente pour elles, et ne l'est toujours pas. Tout le monde les connaît, les gens savent ce qu'elles ont fait mais ils connaissent aussi leur grand cœur. Je ne sais pas s'ils les soutiennent mais, du moins, ils les comprennent. Pour moi, si elles ont fait le choix de rester à L'Isle-sur-la-Sorgue, c'est parce que c'est l'endroit où elles se sentent le moins jugées.





IZİA HIGELIN

IZÏA HIGELIN (HÉLÈNE)

ENTRETIEN

Connaissiez-vous l'histoire du Gang des Amazones ? Quelle a été votre réaction lorsque Mélissa Drigeard vous a proposé le rôle d'Hélène ?

Non, je ne connaissais pas leur histoire. Et j'ai été très heureuse que Mélissa me propose ce rôle. Ce que je trouvais passionnant dans ce personnage, c'est qu'elle représente une jeune femme ordinaire à qui il arrive quelque chose de banal : un trop-perçu de la CAF, une erreur de leur part pendant des années qu'elle va devoir rembourser. Et face à ça, elle réagit d'une manière totalement folle. Comment t'en viens à braquer une banque ? Qu'est-ce qui pousse quelqu'un comme Hélène à passer à l'acte ? Comment a-t-elle basculé dans cet engrenage fou ?

Dans le film, il est question de déterminisme social, d'amitié et de sororité. Qu'est-ce qui vous intéressait particulièrement dans ce sujet ?

C'est un petit peu tout ça à la fois parce que tout est lié. On dit « déterminisme social » pour parler de la misère sociale dans laquelle elles vivent, mais c'est aussi une misère affective. Alors pour Hélène, il y a sa mère et ses enfants, mais les hommes sont absents de sa vie. Pas de père pour elle, pas de père non plus pour ses deux premiers enfants. Les schémas se répètent. La seule chose qui reste, sur laquelle elles peuvent compter, c'est leur amitié.

Vous tournez régulièrement. Qu'est ce qui détermine vos choix cinématographiques ? Quelle part prend le cinéma dans votre carrière ?

Je marche aux coups de coeur. Du coup ce qui me motive ce sont des histoires que je vais avoir envie de défendre et les rencontres qui vont avec. Là sur *le Gang* j'avais les deux. J'ai aimé le scénario et ma rencontre avec Mélissa.

Comment avez-vous construit votre rôle ? Parlez-nous de votre rencontre avec le Gang des Amazones lors du tournage du procès.

Autour de ma voix ! ça ne s'entend presque pas, mais je l'ai placée différemment. Je n'ai pas pris d'accent du Sud, mais j'y ai mis beaucoup plus de chaleur. C'était comme un costume, quelque chose qui m'a permis de rentrer tout de suite dans le personnage qu'on avait imaginé avec Mélissa. Je me souviendrai toute ma vie de notre rencontre avec Hélène. C'était effectivement pendant le tournage du procès, le premier jour, on s'est retrouvées au HMC. C'était super émouvant. Pour elles, comme pour nous. On s'est tombées dans les bras, tout le monde pleurait.

Le fait que les filles du groupe aient réussi à se réinsérer est assez exemplaire. Comment analysez-vous cela ? 35 ans après le film est toujours d'une brûlante actualité. Quelles réflexions cela vous inspire-t-il ?

Leur réinsertion elles la doivent avant tout à elles-mêmes. Mais aussi la juge Saboye qui a eu l'intelligence de voir à qui elle avait affaire. Elle leur a donné le temps de se réinsérer et de montrer qu'elles ne sont pas un danger pour la société. Encore une fois c'était il y a plus de 30 ans, elles étaient très jeunes. Et le pari de la réinsertion à marché...



LAURA FELPIN

LAURA FELPIN

(LAURENCE)

ENTRETIEN

Connaissiez-vous l'histoire du Gang des Amazones ? Quelle a été votre réaction lorsque Melissa Drigeard vous a proposé le rôle de Laurence ?

Je n'avais pas entendu parler du Gang des Amazones, mais j'ai immédiatement été saisie par le scénario en le lisant, je l'ai d'ailleurs lu d'une traite, j'ai aussitôt appelé mon agent Gregory Weil pour lui dire que j'étais partante, tout de suite, n'importe quand ! J'étais très heureuse de pouvoir m'imaginer défendre la trajectoire de Laurence !

Dans le film, il est question de déterminisme social, d'amitié et de sororité. Qu'est-ce qui vous intéressait particulièrement dans ce sujet ?

Tout ! C'était d'autant plus intéressant que l'écart entre ceux qui ont les moyens et ceux qui n'en ont pas est encore, malheureusement, un sujet d'actualité dans le fonctionnement de notre société.

C'est presque effrayant de se rendre compte que ce qui a déclenché l'idée du braquage pour ces femmes dans les années 90 c'est l'histoire d'une dette à rembourser suite à un trop perçu de la CAF !

Parce que cette histoire, elle est moderne, elle pourrait se repasser demain, des gens essaient de subsister, et de cette lutte épuisante jaillissent des gestes de désespoirs.

On sait que vous êtes très attachée à la polyvalence dans ce métier. Quelle part prend le cinéma dans votre carrière ?

Je ne saurais pas le quantifier, ce qui m'intéresse ce sont les histoires, les gens, les trajectoires, ça, ça prends beaucoup de place dans ma tête !

Parlez-nous de votre rencontre avec Les vrais amazones lors du tournage du procès.

C'était un moment très émouvant pour moi, car elles étaient « presque » toutes là, et ça me rendait encore plus grand l'absence de Laurence, à qui je pensais tout le temps pendant le tournage.

J'ai eu un rapport très fort avec Helene, on a parlé de nos vies, on s'est « aimées » tout de suite, et depuis on ne se lâche plus !



MALLORY WANECQUE

MALLORY WANECQUE

(CAROLE)

ENTRETIEN

Aviez-vous déjà entendu parler du gang des Amazones avant le film ?

Jamais. Lorsque j'ai lu le scénario, je me suis d'ailleurs fait la réflexion que je ne connaissais pas d'histoires de ce genre au cinéma. C'est en rencontrant Melissa que j'ai compris qu'il s'agissait d'un vrai fait divers et cela m'a encore plus touchée. J'aime que le cinéma ait un lien avec la réalité et qu'il fasse bouger les choses. Et puis, la précarité, c'est un peu d'où je viens.

Carole, votre personnage, est un peu à part dans le gang...

C'est la seule à venir d'un milieu différent, petit bourgeois. Mais elle a une blessure en commun avec les autres : la solitude et l'absence d'amour. Cathy est la seule à être là pour elle. Même si Carole est à la rue parce qu'elle a quitté sa famille, elle n'a pas particulièrement besoin d'argent ; elle n'agit pas par nécessité mais par amour pour ses amies. Avec le violon, elles sont son seul port d'attache.

Je me suis retrouvée dans Carole, au moins dans la première partie. Elle bouillonne de vie et d'émotions.

Comment l'avez-vous abordée ?

J'ai énormément parlé avec Melissa et énormément lu et vu de documentations autour du gang. J'ai pris des cours de violon - presque quatre mois de cours- puisque Carole en jouait. Mais, comme souvent, c'est surtout lorsqu'on a commencé à se grimer, à essayer les perruques ou les cagoules pour les braquages, à empoigner les armes, et surtout au moment de tourner que je suis vraiment rentrée dans la peau de Carole. Il y avait cette effervescence à devoir reproduire un braquage qui s'est réellement passé- qui plus est quelquefois dans les vraies banques où ils ont eu lieu-, toute cette adrénaline ...

Chaque jour, tu arrives sur le plateau et tu sais que tu vas braquer. J'ai adoré, je me suis beaucoup amusée. C'est d'ailleurs une des parties du film que je préfère. Pour ces scènes, il m'est arrivé d'en faire un peu trop- ça n'arrive pas tous les jours d'avoir un pistolet dans les mains, Melissa me recadrerait : « On n'est pas chez Tarantino, on fait un film social ».

Dès qu'elle est incarcérée, Carole est forcée à prendre du champ vis-à-vis de ses amies. Toutes ont plaidé coupable alors que sa famille l'oblige à plaider non coupable...

J'ai toujours du mal à comprendre pourquoi elle s'est pliée à leur volonté. Pour ne pas entraver leur réputation ? Pour regagner une affection qu'on ne lui a jamais donnée ? Parce qu'elle a tout simplement bon cœur ? Ça a détruit sa vie. Nous toutes, les comédiennes du film, avons essayé d'en savoir plus sur Carole lorsque nous avons rencontré les vraies filles du gang. On a essayé de la chercher sur des sites. Mais rien, elle est très discrète.



KENZA FORTAS

KENZA FORTAS (MALIKA)

ENTRETIEN

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario du film et le personnage de Malika ?

Une émotion incroyable et un énorme stress. J'ai découvert l'histoire à travers ce que m'a raconté Melissa Drigeard quand nous nous sommes rencontrées. Étant moi-même maman, je me suis tout de suite identifiée à ces filles. J'ai pensé : « Si je n'avais pas d'autres solutions, c'est quelque chose que j'aurais pu faire ».

Vous évoquez un gros stress. Pourquoi ?

J'avais très peur de ne pas être à la hauteur. Je devais trouver ma place au milieu des quatre filles ; m'imposer. Dans cette affaire, Malika, c'est presque un dommage collatéral. Elle n'est pas d'accord avec le projet des autres. Elle, elle aspire à une vie calme et, si elle accepte de participer aux braquages, c'est uniquement à cause du lien très fort qu'elle a avec sa sœur. J'ai un grand frère et une petite sœur, je donnerai ma vie pour eux. Dans la vraie vie, j'aurais fait comme elle.

Comment vous êtes-vous préparé pour le rôle ?

Franchement ? Je n'ai rien préparé ! J'ai regardé les liens vidéo que m'envoyait Melissa, je n'ai même pas lu le scénario- je ne le fais jamais. J'apprends les scènes au fur et à mesure du tournage, je sais ce que je dois dire, d'autant plus précisément sur ce film qu'il était impossible d'improviser -on ne parlait pas en 1990 comme on parle aujourd'hui. Et je me laisse envahir par les émotions du personnage ; pleurer, même si ce n'est pas écrit, etc.

Quelles ont été les scènes les plus difficiles à tourner pour vous ?

La scène du tapissage, celles en prison - être enfermée dans une cellule, voir passer de vrais prisonniers dans les couloirs, c'était lourd à vivre. Il y a eu aussi les scènes du procès parce que les vrais membres du gang y assistaient. C'était pesant de les tourner en sachant que ces femmes avaient réellement vécu ces moments et que ce n'était pas de bons souvenirs. On se sent une responsabilité.

Il faut comprendre qu'elles n'ont pas commis ces braquages par plaisir ou pour être en haut de l'affiche mais pour se sauver les unes les autres. Bien sûr, ce qu'elles ont fait n'était pas la solution. Elles l'ont payé - on paie toujours les conséquences de ses actes. Je les trouve très courageuses de s'être ainsi réinsérées dans la vie avec ces dettes au-dessus de leur tête.

Depuis *Shéhérazade*, de Jean-Bernard Marlin, vous enchaînez des films dans lesquels il y a toujours beaucoup de violence. C'est un choix ?

Je ne sais pas si je serai capable de tourner dans une comédie. Ça ne me fait pas vibrer. Ce que j'aime, ce dont j'ai besoin, c'est de ressentir de vraies émotions, fouiller en moi, extérioriser mes démons peut-être.



LISTE ARTISTIQUE

LYNA KHOUDRI : Katy
LAURA FELPIN : Laurence
IZÏA HIGELIN : Hélène
MALLORY WANECQUE : Carole
KENZA FORTAS : Malika
avec la participation de **MOUSSA MAASKRI** : Adel

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice : **MÉLISSA DRIGEARD**
Scénario : **MÉLISSA DRIGEARD** et **VINCENT JUILLET**
Produit par : **JULIEN MADON**
Compositrice : **CHLOÉ THÉVENIN**
Directeur de la photographie : **STÉPHANE VALLÉE - AFC**
Cheffe monteuse : **SABINE EMILIANI**
Directeur de casting : **JULIEN GROSSI**
Scripte : **VIRGINIE PRIN**
1^{er} assistant réalisateur : **FRÉDÉRIC DROUILHAT**
Directeur de production : **ERIC VEDRINE**
Directeur de post-production : **THOMAS FOURNET-OBERLÉ**
Chef décorateur : **SERGE BORGEL**